

Le onzième Indien

Guy Sioui Durand

Numéro 143, novembre 2014

Territoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui Durand, G. (2014). Le onzième Indien. *Moebius*, (143), 125–128.

GUY SIOUI DURAND

Le onzième Indien

*Et cet après-midi, qu'est-ce que tu as fait?
Je suis allé faire un tour du côté du camp indien.
Tu as vu quelqu'un¹ ?*

Prologue

À travers le brouillard, la lune est pleine. Un fabuleux dialogue s'échafaude dans la nuit. Deux êtres s'animent. Yānariskwa est un grand loup éloigné de sa meute et hanté par l'art action. Tio'ngentsihk, qui est aussi Nezualtcoyotl, est un serpent «braconnier de la prise de paroles». Les deux se déplacent dans des territoires géographiquement disloqués. Ils furent d'abord à Mashteuiatsh sur les rives du grand lac Pekuakami où vivent les Pekuakamilnuatsh. On les apercevra ensuite au Vieux-Port de Kébec où un Wendat sorti de sa réserve a planté les piquets d'une tente pour un rassemblement de poètes. Les voilà encore au sommet d'une pyramide chez les Totonagues au Mexique qui font Festival de leurs identités autochtones. Finalement, certains pensent qu'ils aboutirent à l'aube sur les rives de la rivière Unamen à l'entrée Nitassinan des Innus.

Dialogue

— T'y rendras-tu seul, par toi-même ? que lui balance Yānariskwa.

Tio'ngentsihk, pliant de son pouce et de son index le bouchon de la Black Label qu'il venait de décapsuler, siffla entre ses lèvres serrées :

— À faire rêver les visiteurs, certains *paisages* n'encombre pas moins les indigènes.

Yänariskwa, tirant sur le liège de sa bouteille de vin espagnol déjà entamée, chantonne :

— Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent, la plupart fils de rien ou bien fils de si peu, qu'on ne les voit jamais que lorsqu'on a peur d'eux, les anarchistes.

Tio'ngentsihk, quittant sa peau pour se métamorphoser en Nezualtcoyotl, entraîne le loup au sud, en face de la pyramide du printemps, loin dans le centre de l'Américité. Là, il interroge :

— *Pais?*

Yänariskwa renifle les odeurs chaudes.

— Tu m'amènes chez mes amis, les Indiens totonaques. *El Pais*, le pays. *Pais* cépage d'un vin que l'on trouve ici au Mexique. Pour parler d'Art Nature ou de *Land Art*, les Mixtèques et les Totonagues qui ont adopté comme langue seconde celle du conquérant, l'espagnol, disent *arte en el paisaje*. *Pais*, qu'il répète, songeur.

— Parce que j'écris. Parce que je vocifère. Parce que je performe des mots enragés, ici je suis Nezualtcoyotl. Ce *Pais*, c'est aussi ce chemin de travers dont je ne suis jamais sorti, sauf pour les Trois-Rivières, Mashteuiatsh, Kébec, Tajin et... tantôt cette Pointe sur la rivière Unamen, lance d'un trait Nezualtcoyotl, dont tous les poèmes, tel un *trickster* corbeau-coyote-carcajou, se retournent politiquement contre lui.

Le loup grimpe au sommet de l'architecture ancienne. L'autre le rejoint en glissant sinueusement sur tous les hiéroglyphes de la façade. Manifestement, le serpent hybride tente de faire bifurquer la conversation. Yänariskwa hume les odeurs de maïs cuits en bas. Il veut causer le plus sérieusement du monde des territoires. Il confirme :

— Du sommet de la pyramide des Mehicas à Cuyuxquihui, je me rapproche de la lune. Tu n'es pas Quetzalcóatl, le fameux «serpent à plumes de quetzal». Tu es vraiment Nezualtcoyotl, le poète aux multiples visages de la culture Toltèque. Où que tu ailles ta réputation est trouble.

Nezualtcoyotl lâche entre deux volutes :

— Les Maîtres de ce monde, ils ont un faible pour la ségrégation.

— J'oppose à tes *paisages* nos territoires, répond Yänariskwa.

Un paysage, comme la fenêtre ou la toile encadrée, n'est qu'une mise en images, un cadrage partiel. Une représentation prétendument objective. Pourtant ce n'est qu'une « réalifiction », que le loup orphelin des siens annonce. Du même souffle, il hurle pour dissiper le brouillard. Le loup, dont les mots lui pèsent sur le cœur, ajoute :

— À l'opposé, les territoires sont réels et vivants. Ils sont habités, parcourus, protégés, conquis ou partagés. Ils ont dans nos langues pour noms Nionwentsïo, Nitasinan. Ces territoires sont pluriels. Leurs frontières sont poreuses. Il s'y superpose des lieux imaginant et d'autres imaginaires. Un de ceux-là est la subversion des mots qui libère l'audace.

C'est l'autre face de l'art.

Nezualtcoyotl, frémissant de ses plumes aux couleurs d'encre vives, laisse filer entre deux lampées :

— Il est par ailleurs des territoires d'immédiate proximité que l'on voue à l'inscription de signes à valeur esthétique et qui n'occuperont de volumes que sur les rayons de bibliothèques.

Yänariskwa, en alerte, dit en s'élançant :

— L'alcool, territoire commun d'enlissement ? *Eskonyen* (toi et moi en langue wendat), c'est le temps de remonter dans les territoires du Grand Nord là où les grandes rivières bouillonnent d'une authentique eau-de-vie.

— Gardez tout², dit à nouveau Nezualtcoyotl se débarassant de sa seconde peau.

Redevenu Tio'ngentsihk, perplexe, il se glisse dans les traces du quadrupède.

Épilogue

*Des bruits de voix résonnent sur le quai.
La séance de poésie était close.
J'entendis crier mon nom par les neuf autres.
Nous étions dans l'ombre.
Faut que je parte, que je lui dis,
Je tenais en main l'édition de 1946 des nouvelles
d'Ernest Hemingway.
Dix Indiens.*

Dès ses premiers mots, ils se sont tous méfiés mais aussi ébahis de tant d'énergie. De nos brèves invectives

politiques je n'ai eu de cesse de garder le rythme sulfureux qui tient à la déstabilisation du langage et à la révolte contre l'ordre établi. N'avons-nous pas l'espace comme «peaux» en partage? Il les a appelées «peaux aliénées». Moi je transcris «peaux sauvages». Ce qui donne à penser qu'il faut parfois des nomadismes comme détournements du trajet prévu pour réellement comprendre une parcelle des territoires réels. Ça nécessite des poètes orageux. Mes pensées sinueuses prirent fin à une date précise: le 23 décembre 2012. Je sais que cette journée-là, sa peau de serpent est demeurée sur le sol, libérant à jamais dans l'infinitude son imaginaire rebelle. En vérité, je n'aurai échangé que quelques lettres avec lui. Nos yeux, nos poignées de mains et nos regards de feu se firent compagnons de résistance seulement à Mashteuiaitsh et à Québec³. Mon complice poète ne viendra jamais sur les rives de la rivière Unamen. Il n'apparaîtra pas au générique de *Paroles Amérikoises*⁴. Je l'ai pourtant espéré, attendu. Loin des meutes, son «écritur⁵» ne s'épuise pas. Des traces, pour toujours, m'indiquent là où je vais, que le «beau sauvage» mauricien est réellement devenu guerrier iroquoïen comme moi. Il ne me reste là qu'à relire ce «voleur de cause⁶».

Ainsi en a-t-il été de la nécessité de libérer l'imaginaire de nos territoires communs. Ainsi en sera-t-il encore. Tes mots ne trompent personne, Yves Boisvert. Tu es, pour l'infinité⁷, le «onzième Indien»!

1. Hemingway, Ernest. *Dix Indiens*, Paris, Gallimard, NRF, 1946, p. 16.

2. Boivert, Yves. *Gardez tout*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1987.

3. Boivert, Yves et Guy Sioui Durand. «R (Rêves, rituels, rapides, réserve, révolte, réveil, réjouissance)», *Aimititau! Parlons-nous!* Textes rassemblés et présentés par Laure Morali, Montréal, Mémoire d'encrier, 2008, p. 211-241.

4. Bastien, Pierre (réalisateur). *Paroles Amérikoises*, Montréal, Les Indépendants Associés, 2013.

5. Yves Boisvert fonde la revue *L'Écritur* en 1972.

6. Boivert, Yves. *Voleurs de cause*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992.

7. Acquelin, José. *L'infini est moins triste que l'éternité*, Montréal, Les Herbes rouges, 2009.